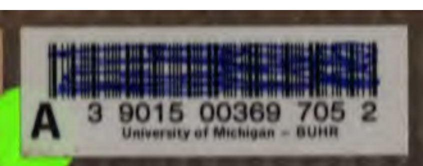

A 3 9015 00369 705 2
University of Michigan – BUHR





BÉNIOWSKI,

OU

LES EXILÉS DU KAMCHATTKA,

OPÉRA EN TROIS ACTES,

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre de l'Opéra-Comique-National, rue Favart, le 19 prairial an 9.

Paroles du C. ALEXANDRE DUVAL.

Musique du C. BOYEL-DIEU.

1fr. 50

A PARIS,
Chez BARBA, libraire, palais du Tribunat, galerie derrière le théâtre Français, N°. 51.

AN X. — 1802.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. MILLOW, gouverneur,	PHILIPPE.
APHANASIE, sa nièce,	M.lle ARMAND.
BÉNIOWSKI,	ELLEVIOU.
STÉPHANOW,	GAVAUDAN.
GESLIN,	MARTIN.
PANOW,	VERNEUIL.
LE CHANCELIER,	CELLIER.
L'HETMAN,	ALLAIRE.
UN OFFICIER COSAQUE.	
UN EXILÉ.	
LES EXILÉS.	
PLUSIEURS FEMMES.	

La scène se passe dans la presqu'île du Kamchattka.

BÉNIOWSKI,

Dram. Jd. Rom. Dept.
4-20-32

OU

LES EXILÉS DU KAMCHATTKA,

OPÉRA.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'intérieur d'une caverne, au-dessus de laquelle on aperçoit des montagnes couvertes de neige.

SCENE PREMIERE.

STÉPHANOW, *seul.*

AIR :

Quand de l'ingrate Aphanasie
J'accuse l'injuste rigueur,
Mon rival chante son bonheur,
Et chante auprès de son amie!
L'écho sauvage de ces lieux
Répète mes plaintes amères :
Les bois, les rochers solitaires
Sont seuls confidens de mes feux.
Puis-je chanter Aphanasie?
Un autre possède son cœur!
Las! si j'ai perdu le bonheur,
Je dois aussi perdre la vie.

Béniowski ! Béniowski !... Quel nom ! il excite ma colère. Où est-il maintenant ? Chez le gouverneur : il y voit Aphanasie ; et moi, je reste seul dans cette caverne à maudire mon existence !... Qu'est-il plus que moi ? Comme moi exilé, comme moi condamné aux travaux les plus honteux, les plus périlleux, il sait s'en affranchir, tandis que je gravis des monts glacés pour y combattre les ours les plus cruels ! Lui paisiblement près de M. Millow ! près de sa nièce !... O rage ! Il n'en sort que comblé de présens ; il nous fait part de son triomphe, de son bonheur ; nous l'en félicitons encore : il est l'ame de nos conseils, le chef de notre entreprise.... Et moi, moi, officier russe, brave, intrépide, je ne suis rien !... Mais Aphanasie !... Ah ! voilà ce qui trouble ma raison.

SCENE II.

GESLIN, STÉPHANOW.

GESLIN.

Eh bien, Stéphanow, toujours triste, inquiet, solitaire.

STÉPHANOW.

Et toi, toujours insouciant, léger.

GESLIN.

Que n'es-tu comme moi ? Je sais trouver des consolations, des plaisirs, même au milieu du plus horrible esclavage.

STÉPHANOW.

J'admire ton courage. On a raison de dire que les Français ont une gaîté que le malheur ne peut abattre.

GESLIN.

De la gaîté ? Oh ! non, je sais m'accommoder aux circonstances ; voilà tout. Certainement je ne puis m'empêcher de faire une différence entre nos maisons de Paris et les iourtes

que nous habitons. Je ne parle pas de cette caverne ; c'est notre salon de compagnie.

STÉPHANOW.

Il nous serait bien impossible de nous y rassembler : chacune d'elles ressemble à la tanière de l'animal le plus féroce.

GESLIN.

On y est à couvert, on y dort.

STÉPHANOW.

Oui, sur de misérables peaux d'ours. Et nos travaux, quels sont-ils ?

GESLIN.

Une chasse périlleuse : c'est l'occupation des héros ; nous tuons des ours, des zibelines.....

STÉPHANOW.

Afin d'enrichir l'impératrice. Et notre nourriture ?

GESLIN.

L'écorce des bouleaux et la chair des animaux que nous tuons. J'ai fait des repas plus délicats, sans doute, mais souvent avec moins d'appétit.

STÉPHANOW.

Nous ne pouvons avoir aucune propriété.

GESLIN.

Le dernier Cosaque a le droit de nous en dépouiller.

STÉPHANOW.

Aucune société.

GESLIN.

N'avons-nous pas les Kamchattdales, femmes charmantes?

STÉPHANOW.

Ce sont des monstres hideux.

GESLIN.

Ah ! ma foi, au Kamchattka....

AIR:

Dans ces forêts, d'un regard curieux,
Nous ne pouvons suivre nymphe légère;
Mais en revanche, au fond de leur tanière,
Nous poursuivons des monstres furieux:
Quand nous avons triomphé de leur rage,
Nous célébrons nos exploits glorieux.
Pour des héros qu'enflamme le courage,
Est-il, mon cher, un destin plus heureux?

STÉPHAN. { A la gaîté, quand son ame est livrée,
Par la douleur la mienne est déchirée.

De l'amitié daigne entendre la voix:
Pourrais-tu donc méconnaître ses charmes?
De l'infortune adoucir les alarmes,
Est le plus doux, le plus cher de ses droits:
Bannis enfin le trouble où je te vois.

A peine la souffrance
Vient tourmenter mon cœur,
Qu'aussitôt l'espérance
Me promet le bonheur.
Qui sait braver l'orage,
Le conjure souvent.
Allons, reprends courage,
Et calme ton tourment.

A peine la souffrance, etc.

Le faible se désole,
Et se livre aux soupirs;
Le sage se console
Par d'heureux souvenirs.

A peine la souffrance, etc.

Mais console-toi; le tems s'approche où nous pourrons dire adieu à ce charmant pays.

STÉPHANOW.

Je n'espère rien.

GESLIN.

Pourquoi ? Notre projet est bien conçu.

STÉPHANOW.

Il peut avorter : qui me répondra de la fidélité de Béniowski ?

GESLIN.

Sa probité. C'est mon ami ; n'en dis pas de mal.

STÉPHANOW.

Soit. Mais tu ne peux m'empêcher d'avoir des soupçons : Béniowski, depuis un an, est tous les jours chez le gouverneur ; il aime sa nièce, il en est aimé. On dit même que M. Millow a écrit à l'impératrice pour obtenir sa liberté. S'il l'obtient, qu'aura-t-il à desirer ? Neveu du gouverneur, second de la ville, époux fortuné, ira-t-il se mettre à la tête d'une conspiration dont le succès est incertain ? Non : s'il ne nous trahit pas, au moins il ne pourra nous servir.

GESLIN.

Stéphanow, tu peux soupçonner Béniowski ; tu n'es pas son ami : mais moi, qui lis tous les jours dans son ame, je réponds que, loin de nous trahir, il nous servira de son épée, de son sang. Aimé du gouverneur, Béniowski n'oubliera jamais qu'il se doit à ses camarades d'infortune, et qu'il ne peut, sans honte, abandonner un projet dont il fut l'auteur, et dont le succès tient tout entier à ses talens.

STÉPHANOW.

A ses talens ! à ses talens !.... Il fut général polonais : je suis officier russe, et l'on peut, comme lui....

GESLIN.

Tu peux avoir des talens militaires ; mais cela ne suffit pas pour diriger une conjuration aussi périlleuse que la nôtre. Béniowski a l'art peu commun de plaire à tout le monde : il séduit par son éloquence ; il inspire la confiance par ses lumières ; il donne du courage au lâche, il en impose au méchant ; son esprit liant prévient toute querelle ; généreux avec ses ennemis, sévère quand il le faut, humain, éclairé, intrépide, il commande le respect, l'amour et l'obéissance. Ce

portrait n'est point flatté, Stéphanow, et je gage que tu rends justice à l'original.

STÉPHANOW, *à part.*

Non, il ne l'est point, et c'est ce qui me désespère.

GESLIN.

Et quel autre que lui pourrait mettre à fin notre projet? Quand notre courage nous aurait rendus maîtres des vaisseaux, du port, en serions-nous plus avancés? Aucun de nous n'est marin : Béniowski seul peut nous faire surmonter les dangers de cette mer glaciale qui nous sépare du reste des mortels. Mais le voici avec nos amis.

SCENE III.

LES MÊMES, BÉNIOWSKI, PANOW, LES EXILÉS.

BÉNIOWSKI.

Bonjour, Geslin; bonjour, Stéphanow : quelqu'un veille à notre sûreté, nous pouvons parler en liberté. Mes amis, le moment approche où nous devons agir ;... mais de la prudence, et surtout de la discrétion. Le gouverneur est loin de soupçonner notre conjuration. « Béniowski, me disait-il encore « hier, on m'a rapporté que les exilés s'assemblent souvent dans « la caverne des Échos. » Vous concevez quelle dut être ma mais bientôt il m'a rassuré, en me disant : « Ils se réunissent, « sans doute, afin de se distraire par quelques jeux. Hélas! « ajouta-t-il, les malheureux ont besoin de s'étourdir sur leur esclavage. » Mais s'il venait à savoir....

GESLIN.

Qui de nous serait assez traître, assez perfide.... Je sais que, victime de la persécution, nous avons tous apporté dans ce séjour sauvage une ame indignée, des cœurs purs, et le sentiment de notre innocence. Pourrions-nous, sans frémir de rage, nous rappeler les motifs de la haine de nos oppresseurs?

PANOW.

Mon crime fut d'avoir écrit la vérité.

GESLIN.

Le mien d'avoir dit un bon mot qui fit rire quelques courtisans, mais qui m'envoya en exil.

BÉNIOWSKI.

Né Polonais, je dus défendre mon pays. Prisonnier de guerre, les Russes m'ont puni de mes victoires passées, en m'envoyant dans ces horribles lieux.

STÉPHANOW.

Vengeance, mes amis! lions-nous par un serment.

BÉNIOWSKI.

Le serment ne lie que l'honnête homme : il peut se trouver parmi nous un scélérat, et c'est le motif qui m'a fait vous assembler. Vous connaissez les ordonnances du czar Pierre; le seul article qui soit avantageux à l'exilé, c'est que, s'il est dénonciateur de quelque conjuration, il aura sa liberté, et les conjurés seront condamnés à mourir de faim. Voyez, s'il se trouvait parmi nous un traître, à quel sort nous sommes réservés!

LES EXILÉS.

Nous serons tous fidèles!

BÉNIOWSKI.

Mes amis, plus notre projet touche à son accomplissement, plus nos mesures doivent être sévères. S'il se trouve un exilé qui, séduit par l'appât de sa liberté, tente de nous dénoncer, qu'il soit à l'instant puni de mort!

LES EXILÉS.

Oui! oui!

BÉNIOWSKI.

Quant à moi, moi, que vous avez choisi pour le chef de cette entreprise; moi, qui vais vous engager dans des périls presque certains, vous allez voir si je suis digne de votre confiance. S'il arrivait que, séduit par le sort heureux dont je jouis auprès du gouverneur, je voulusse seulement renoncer à mon plan, que je sois à l'instant puni de mort. (*Tirant un*

poignard de son sein.) Geslin, toi, qui fus, dans tous les tems, mon ami le plus intime, prends ce poignard ; et si je trahis mes sermens, sois le premier à m'en punir. C'est un sacrifice que tu devras à l'amitié trompée.

GESLIN.

Jamais il ne servira qu'à ta défense.

CHŒUR DES EXILÉS.

Nous jurons, par les maux que nous avons soufferts,
Par nos pleurs et par la vengeance,
Par la vertu, par l'innocence,
Ou de mourir, ou de rompre nos fers.

SCENE IV.

LES MÊMES, UN EXILÉ, *puis* UN OFFICIER COSAQUE.

L'EXILÉ.

Mes compagnons, de la prudence ;
Vers nous un officier s'avance.

(Tous les exilés se séparent par troupes ; les uns se mettent à jouer aux dés ; d'autres aux cartes, et à quelques jeux de mains. Quand ils voient l'officier, ils se mettent à chanter.)

CHŒUR D'EXILÉS.

Savoir supporter ses malheurs,
C'est la bonne philosophie :
Il faut toujours semer de fleurs
L'aride sentier de la vie.

L'OFFICIER COSAQUE.

Monsieur le gouverneur ordonne à l'exilé Béniowski de rester en ce lieu ; il veut l'entretenir en particulier.

BÉNIOWSKI, *à part.*

Quel est ce projet d'importance ?
Que me veut donc le gouverneur ?
Sachons déguiser ma frayeur.

LES EXILÉS, *se parlant en désordre, et d'un ton très-bas.*

Quel est ce projet d'importance ?
Que lui veut donc le gouverneur ?
Mais déguisons notre frayeur :
Amis, il faut de la prudence.

(L'officier cosaque regarde les exilés avec curiosité : les exilés, avec l'apparence d'un air libre, se remettent à leurs jeux, et chantent.)

Savoir supporter ses malheurs, etc.

SCENE V.

LES MÊMES, *excepté* L'OFFICIER COSAQUE.

GESLIN.

Serions-nous découverts ? *(A Béniowski.)* Tu parais inquiet.

BÉNIOWSKI.

Non : mais je ne puis concevoir..., Jamais le gouverneur n'est venu dans cette caverne écartée : saurait-il.... Mes amis, rassurez-vous : s'il était instruit de notre entreprise, croyez que, loin de se rendre au milieu de nous, il me ferait venir chez lui, sous un prétexte quelconque, pour s'assurer de ma personne. Adieu ; séparons-nous.

STÉPHANOW, *à part.*

Dérobons-nous à tous les regards, et écoutons leur entretien. *(Il sort.)*

SCENE VI.

BÉNIOWSKI, GESLIN, LES EXILÉS.

BÉNIOWSKI.

Dans une heure, revenez savoir le sujet de la visite du gouverneur. Adieu : soyez fermes et prudens.

GESLIN.

Compte sur nous, comme nous comptons sur toi.

SCENE VII.

BÉNIOWSKI, *seul.*

Me voilà seul, enfin ; respirons un moment. Combien ma situation est pénible ! Je suis à la tête d'une conjuration juste, louable, nécessaire au bonheur de six cents individus : mais contre qui conspiré-je ! Contre un homme qui m'a comblé de biens, dont j'adore la nièce, qui a enfreint ses ordres même pour adoucir mon infortune. Ce gouverneur, généreux, humain, n'est point la cause de nos maux ; non, mais il en est l'instrument ; et, malgré son cœur, il fait le mal, et quel mal !... Ah ! s'il pouvait lire dans mon ame.... quand il est près de moi !... quand, dans les transports d'une tendre amitié, il me presse contre son cœur !... Je frémis !... une sueur froide couvre mon front !... tant il est vrai que, quelque juste que soit le motif de notre dissimulation, il en coûte toujours au cœur généreux de tromper ! Mais je crois entendre le gouverneur : je tremble à son approche.

SCENE VIII.

LE GOUVERNEUR, BÉNIOWSKI.

BÉNIOWSKI.

Quoi ! vous daignez venir voir un malheureux exilé !

LE GOUVERNEUR.

Je viens rendre visite à mon ami.

BÉNIOWSKI.

Votre ami ! ce titre ne m'appartient pas. Je n'oublierai jamais ce qu'un exilé doit à celui qui peut disposer de sa vie.

LE GOUVERNEUR.

Ah ! ne me rappelle pas l'étendue de mon pouvoir ! Sans doute, dans ces contrées barbares, je commande en maître, et puissé-je un jour ne m'en pas repentir !

BÉNIOWSKI.

Comment ?

LE GOUVERNEUR.

Eh, Béniowski ! puis-je vivre tranquille au milieu de ces malheureux ! Tous ont le sentiment du désespoir, et je conçois qu'à leur place....

BÉNIOWSKI, *avec transport.*

Oui, à leur place, vous penseriez comme eux : vous avez l'ame assez belle pour secouer le joug d'un esclavage aussi cruel, aussi honteux.

LE GOUVERNEUR.

Oui : mais comme gouverneur, j'ai l'ame assez ferme pour remplir mes devoirs, et pour punir les conspirateurs. Cependant, il faut l'avouer, depuis quelques années, depuis à peu près ton arrivée, il n'a point éclaté de conspiration.

BÉNIOWSKI.

Ce sont vos bons traitemens envers ces infortunés qui ont prévenu toute idée de révolte.

LE GOUVERNEUR.

Il n'en est pas de même de la Sybérie : le gouverneur vient de m'instruire que trois cents exilés venaient de s'enfuir avec les armes qu'on leur confie pour la chasse, et qu'ils avaient tourné leurs pas vers le Kamchattka.

BÉNIOWSKI, *à part.*

C'est le renfort qui doit nous arriver.

LE GOUVERNEUR.

Je viens de rassembler mes cosaques : c'est vainement que ces exilés de la Sybérie prétendraient soulever ce pays ; ils n'y réussiraient point. Grâces à tes soins et à tes bons conseils, tout le Kamchattka est dans une parfaite tranquillité. Je t'en dois la récompense ;... accepte d'abord quelques présens : tu trouveras, à l'entrée de la caverne, deux traîneaux qui te sont destinés.

BÉNIOWSKI.

Quoi ! votre bonté s'étend.... Oubliez-vous qu'un exilé ne peut....

LE GOUVERNEUR.

Ce n'est plus à un exilé que j'offre ces dons; c'est au général Maurice, comte de Béniowski.

BÉNIOWSKI.

Qu'entends-je !

LE GOUVERNEUR, *lui remettant un papier scellé de différens sceaux.*

Lis, et vois comme je sers mes amis.

BÉNIOWSKI.

Ma liberté ! *(A part.)* Malheureux que je suis !

LE GOUVERNEUR.

Bientôt je ferai davantage : ma nièce t'est chère, elle t'aime,... je le sais; demain elle sera ton épouse.

BÉNIOWSKI.

Grands dieux ! je ne puis parler.... la joie.... monsieur.... mon père.... O mes compagnons infortunés ! pardonnez-moi; je n'ai pas été maître de mes premiers transports.

LE GOUVERNEUR.

Je jouis de ton trouble. Le bonheur est sur ton visage.

BÉNIOWSKI, *à part.*

Le désespoir est dans mon cœur. *(Haut.)* Non, je ne puis croire encore que vous dérogiez au point....

LE GOUVERNEUR.

Déroger !... Je donne ma nièce à un brave général qui m'aime, qui passera ses jours avec moi, et qui m'aidera, par ses lumières et par son courage, à renverser les complots des exilés, s'ils voulaient tenter d'anéantir mon pouvoir et mes droits.

BÉNIOWSKI.

Ah ! croyez-vous que des hommes qui ont toujours devant les yeux le tableau de leur infortune, et celui de leur innocence, cèdent à des raisons aussi frivoles ? C'est en succombant qu'ils renoncent à leur espoir.

LE GOUVERNEUR.

Oui, des hommes comme toi; mais tous n'ont pas ton caractère, ton énergie. Mais il est tard; il faut songer aux préparatifs de ton mariage : je veux donner une fête à toute la ville. Viens, Béniowski, accompagne mes pas jusqu'au détour de cette caverne. *(Regardant la caverne.)* Conçoit-on que des hommes puissent habiter ces tristes demeures!

BÉNIOWSKI.

Conçoit-on qu'on ait pu les y condamner!

LE GOUVERNEUR.

Songe que tu n'es plus un exilé, et que la plainte....

BÉNIOWSKI.

Je suis toujours homme, et je sais apprécier des maux que j'ai si long-tems éprouvés.

LE GOUVERNEUR.

Allons, suis-moi. *(Ils sortent.)*

SCENE IX.

STÉPHANOW, *sortant de l'endroit où il était caché.*

Il a sa liberté! il doit épouser Aphanasie demain! Et moi!!!.. Aphanasie, je t'ai donc perdue sans retour! Trop odieux rival! Et je te souffrirai paisible possesseur de tout ce que j'adore! Non : dussé-je en être la victime, j'empêcherai ton hymen. Prévenons d'abord les exilés; ils ne peuvent maintenant avoir de confiance dans le neveu du gouverneur. « Si je renonce à mon plan, a-t-il dit ce matin, que je sois « puni de mort. » Il faut qu'il y renonce : l'amour qu'il a pour Aphanasie; les bienfaits du gouverneur, tout lui en fait un devoir. Alors, malheur à toi, Béniowski! Tu causas tous les tourmens qui me dévorent; mais je m'en vengerai, en exécutant moi-même la sentence que tu as prononcée contre toi.

SCENE X.

LES EXILÉS, STÉPHAŇOW.

STÉPHANOW.

Mes amis, il faut renoncer à nos projets.

GESLIN.

Pourquoi ?

STÉPHANOW.

Les circonstances nous y forcent.

GESLIN.

La trahison seule peut les faire avorter.

STÉPHANOW.

Béniowski est libre : le gouverneur lui donne sa nièce, et dès demain le mariage s'accomplit.

LES EXILÉS.

Grands dieux !

STÉPHANOW.

Béniowski peut-il, sans être un monstre, nous servir ? Peut-il trahir son épouse, son oncle ? Ah ! nous sommes trop heureux s'il n'a pas déjà révélé nos secrets !

PANOW.

Vengeance, mes amis !

GESLIN.

Stéphanow, vous n'aimez pas Béniowski, je le vois. Eh bien ! moi, je réponds de lui comme de moi-même. Peut-il empêcher que le gouverneur ne le comble de bienfaits, ne lui donne sa nièce ? Peut-il même, sans inspirer la défiance, se refuser à son bonheur ? Moi, je vois Béniowski malheureux, accusé sans raison ; mais je ne le vois pas coupable.

PANOW.

Il faut l'entendre.

GESLIN.

Le voici.

SCENE XI.

LES MÊMES, BÉNIOWSKI.

BÉNIOWSKI.

Quelle nouvelle je vais vous apprendre ! elle m'accable.

GESLIN.

Nous savons tout.

BÉNIOWSKI.

Qui donc a pu vous dire....

GESLIN.

Stéphanow.

BÉNIOWSKI.

Comment sait-il...

STÉPHANOW.

Intéressé, par ma propre existence, au succès d'une entreprise périlleuse, j'ai cru que pour moi, pour le bien général, je pouvais me permettre d'écouter l'entretien que vous avez eu avec le gouverneur. J'ai tout entendu, et je ne m'en repens pas.

BÉNIOWSKI.

Vous avez raison de colorer votre témérité du prétexte de l'intérêt général; sans cela, je saurais tirer vengeance de cette insulte.

STÉPHANOW.

Je saurais y répondre.

GESLIN.

Brisons là. *(Avec sévérité.)* Te voilà libre; te voilà bientôt parent du gouverneur; tes camarades te craignent, te soupçonnent. Quelle est ton intention?

LES EXILÉS.

Réponds !

BÉNIOWSKI.

De vous être toujours fidèle, de renoncer à ma liberté, au bonheur qui m'était préparé, à l'amour d'Aphanasie, d'attaquer le fort, de combattre, de mourir pour vous.

LES EXILÉS.

Brave, Béniowski !

BÉNIOWSKI.

Armez-vous, et cette nuit même nous serons libres. Je vous l'ai dit cent fois, il nous sera facile de nous emparer du château par le côté de la mer. On le croit fortifié par la nature, et j'ai remarqué, d'une salle basse du château du gouverneur, qu'il était possible de se frayer une route au milieu de ces précipices. Marchons ! Une fois maîtres du fort, nous le sommes de la rade et de la ville. Là, retranchés, nous pouvons attendre la fonte des glaces, qui ne doit pas tarder. Geslin, Panow, je vous ferai part de mon plan d'attaque ; vous commanderez deux détachemens, et moi le troisième.

STÉPHANOW.

Ne puis-je en être instruit ? moi, officier russe, ne puis-je commander ?

BÉNIOWSKI.

Vous vous êtes défié de mes sentimens à l'égard de mes camarades ; moi, je puis me défier, je crois, de vos talens militaires.

STÉPHANOW, *à part, avec rage.*

Malédiction sur toi et sur tes projets !

PANOW ET LES EXILÉS.

Courons nous armer !

GESLIN.

Arrêtez, mes amis : le projet de Béniowski suffit pour nous prouver que nous devons avoir toute confiance en lui ; et le sacrifice qu'il fait en est la plus grande preuve. Mais ce projet est-il prudent ? est-il bien médité ? Pourquoi déranger nos plans ? pourquoi, par trop de précipitation, risquer de les faire échouer ? Et les exilés, qui nous ont donné rendez-vous dans trois jours, au plus tard, à la forêt des Bouleaux, ne faut-il pas les attendre ? Irons-nous hasarder une attaque avec la moitié de nos forces ? Je suppose même que nous réussissions (ce qui est fort [illegible] us emparer du fort,

nous serons tous les jours obligés de repousser de nouveaux assauts qui nous fatigueront, qui nous détruiront des hommes; et si, par hasard, il arrive un retard dans la fonte des glaces, quelle sera notre situation? La famine, le désespoir, le courage de nos ennemis, qui augmentera en raison de nos revers, tout nous forcera de céder; et, pour prix de nos travaux, de nos combats, de notre sang répandu, nous n'obtiendrons que la mort.

PANOW.

Geslin a raison.

GESLIN.

Sûrs, comme nous le sommes, des sentimens de Béniowski, qu'il soit libre, qu'il épouse Aphanasie; il ne pourra que nous en servir davantage : il saura ce qui se passe chez le gouverneur; il saisira l'instant favorable pour notre projet, et nous pourrons le mettre à exécution, sans risquer nos jours, et même sans péril pour son nouveau parent. Voilà mon avis.

BÉNIOWSKI.

Je ne vous cacherai pas que j'adore Aphanasie; mais je ne l'épouserai que du consentement de tous.

FINALE.

LES EXILÉS.

Oui, nous y consentons.

CHŒUR.

Si de l'aimable Aphanasie
Le destin t'a nommé l'époux,
Sois heureux près de ton amie;
Nous le verrons sans être jaloux.

BÉNIOWSKI.

Je vous serai toujours fidèle,
O mes compagnons malheureux!
Si quelqu'un s'oppose à mes feux,
A ses desseins, bien loin d'être rebelle,
Je veux renoncer à ces nœuds.

(A Stéphanow.)

Vous, dont la défiance,
Aujourd'hui, si légèrement,
A soupçonné mon innocence,
Parlez; je veux votre consentement.

STÉPHANOW, *avec dépit.*

Si de l'aimable Aphanasie
Le destin vous nomme l'époux,
Jouissez, près de votre amie,
De ce bonheur; mon cœur n'en est point jaloux.

CHŒUR.

Si de l'aimable Aphanasie
Le destin t'a nommé l'époux,
Sois heureux près de ton amie;
Nous le verrons sans être jaloux.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente l'intérieur d'une salle du château du gouverneur.

SCENE PREMIÈRE.

APHANASIE, PLUSIEURS FEMMES *occupées à sa toilette.*

CHŒUR.

Que d'un hymen aussi charmant
La chaîne devienne éternelle :
Béniowski, sois aussi constant
Qu'Aphanasie est jeune et belle.

APHANASIE.

Ces rochers, ces affreux déserts,
Ce ciel, cette mer immobile,
Tous ces monts de neige couverts
N'attristent plus mon cœur tranquille,
Mon bonheur enchante ces lieux,
Tout me paraît fleurs et verdure :
Ah ! lorsque l'amour est heureux,
L'amour embellit la nature.

CHŒUR.

Que d'un hymen aussi charmant, etc.

PREMIÈRE FEMME.

Votre époux ne doit pas tarder à revenir, car voici l'heure de la fête.

DEUXIÈME FEMME.

Déjà les principaux de la ville sont rassemblés au château.

APHANASIE.

Quel sera l'étonnement de tous nos habitans en apprenant que Béniowski est mon époux ! Moi-même j'ai peine à revenir de mon trouble, de mon bonheur. Hier encore, Béniowski n'était qu'un misérable exilé, méprisé du dernier cosaque : maintenant il est mon époux ; il est le neveu du gouverneur... Mais je l'aperçois ; il est avec mon oncle. Quelle noblesse sous ces riches habits !

SCENE II.

LES MÊMES, LE GOUVERNEUR, BÉNIOWSKI.

LE GOUVERNEUR.

Ma chère nièce, je te ramène ton époux.

BENIOWSKI.

Il est donc vrai que le plus doux hymen....

APHANASIE.

Il est vrai que nous ne devons notre félicité qu'au plus généreux des hommes.

LE GOUVERNEUR.

Mes enfans, si j'ai fait quelque chose pour vous, je ne vous demande d'autre récompense que l'assurance que vous ne me quitterez jamais ; que vous adoucirez ma vieillesse ; que vous me tiendrez lieu d'une famille que je n'ai plus ; qu'enfin vous serez mes enfans, mes chers enfans !

BÉNIOWSKI, *à part.*

Il me déchire !

APHANASIE.

Ah ! jamais nous ne vous quitterons, n'est-il pas vrai, mon ami ?

BÉNIOWSKI.

Oh ! jamais... à moins que des circonstances bien cruelles ne nous y forcent.

LE GOUVERNEUR.

Mes enfans, que je vous presse entre mes bras !

TRIO.

Si mon cœur te choisit une amie,
Je songeais à faire mon bonheur :
Le lien qui t'unit pour la vie,
De tous trois enchaîne aussi le cœur.
Au milieu d'une terre étrangère,
Délaissé, j'ai vécu trop long-tems.

APHANASIE.

Maintenant elle vous sera chère ;
Vous verrez dans nous deux vos enfans.

BÉNIOWSKI.

Que n'est-il plus sévère !
Oui, sa bonté fait mes tourmens.

Ensemble.

LE GOUVERNEUR.

Ah ! combien l'avenir a de charmes
Je l'appellerai mon cher fils.

APHANASIE.

Mais pourquoi répandre des larmes ?
Mes vœux seraient-ils trahis ?

LE GOUVERNEUR.

Ah ! viens, mon fils, viens dans mes bras ;
C'est là ta place.
Pourquoi ces pleurs ?
Réponds, de grace.

BÉNIOWSKI.

(*A part.*) C'est de remords, c'est de douleur.

APHANASIE.

C'est de plaisir ! c'est de plaisir !

LE GOUVERNEUR.

Venez tous deux contre mon cœur :
Au milieu d'une terre étrangère,

Délaissé, j'ai vécu trop long-tems.
A nos yeux, maintenant, ces climats sont charmans :
Je retrouve en vous deux enfans !

Ensemble.

Combien l'aveuir a de charmes !
Oui, vous serez mes deux enfans.

BÉNIOWSKI.

Sa bonté fait mes tourmens ;
Je ne puis retenir mes larmes.

APHANASIE.

Vous verrez dans nous deux vos enfans.
Combien l'avenir a de charmes !

SCENE III.

LES MÊMES, UN OFFICIER COSAQUE.

L'OFFICIER.

Monsieur le gouverneur, un exilé demande à vous parler sans témoins.

BÉNIOWSKI, *à part.*

Sans témoins !... un exilé !

LE GOUVERNEUR.

Un exilé ?... Il profite de la fête pour venir me demander quelque grâce : si elle est en mon pouvoir, je suis tout disposé à la lui accorder. Dis-lui qu'il vienne m'attendre dans cette salle. *(L'officier sort.)* Béniowski, je vais te présenter aux principaux de la ville, au chancelier, à l'hetman, et je suis sûr qu'ils me féliciteront et du bonheur de ma nièce, et de ce que j'ai fait pour toi. *(Ils sortent tous trois.)*

SCENE IV.

L'OFFICIER, STÉPHANOW, *entrant du côté opposé.*

L'OFFICIER.

Vous pouvez entrer dans cette salle ; le gouverneur viendra vous y rejoindre.

STÉPHANOW.

Je vous remercie. Dites-moi, Béniowski est-il déjà l'époux d'Aphanasie ?

L'OFFICIER.

Selon notre antique usage, ils ont reçu, des mains du patriarche, la coupe de l'hymen. Ah ! si vous eussiez été témoin du bonheur de ces jeunes époux !

STÉPHANOW, *impatient.*

De leur bonheur !

L'OFFICIER.

Tout le monde était dans un ravissement ! C'est un si brave homme que ce monsieur Béniowski ! n'est-il pas vrai ?

STÉPHANOW, *avec humeur.*

Qui vous contredit ?

L'OFFICIER, *à part.*

Je ne sais, mais il n'a pas l'air très-content : c'est assez ordinaire ; le bonheur des autres n'est pas ce qui nous réjouit le plus.

(Il sort.)

SCENE V.

STÉPHANOW, *seul.*

A la fin je suis seul ! Il semble que tout se réunit pour me faire avouer la supériorité de Béniowski sur moi. Plus j'entends son éloge, plus je le déteste, plus je desire m'en venger.... Mais, Stéphanow, que vas-tu faire ? Pour punir un ennemi, un rival, tu vas sacrifier six cents innocens!... Ah, dieux ! funeste jalousie ! je veux en triompher.

CHŒUR DE LA FÊTE.

Que d'un hymen aussi charmant, etc.

(Les nouveaux époux, suivis d'un nombreux cortège, passent au fond du théâtre.)

4

STÉPHANOW *dit pendant le chœur :*

Qu'entends-je ! Ils sont heureux, tous heureux ! Et moi, je souffre les tourmens de l'enfer !... Béniowski, tu mourras !

SCENE VI.

STÉPHANOW, LE GOUVERNEUR.

LE GOUVERNEUR.

Exilé, qui t'amène vers moi ?

STÉPHANOW.

La vengeance. On te hait, on te trompe, et tu périras.

LE GOUVERNEUR.

Que viens-tu donc me révéler ?

STÉPHANOW.

Une conjuration.

LE GOUVERNEUR.

Une conjuration ! Parle.

STÉPHANOW.

J'y consens ; mais, avant, il faut que tu me promettes la grâce de tous les conjurés.

LE GOUVERNEUR.

Cela n'est pas en mon pouvoir.

STÉPHANOW.

C'est pourtant le seul moyen de savoir quelque chose.

LE GOUVERNEUR.

Je ne puis rien promettre.

STÉPHANOW.

Je ne puis rien te dire.

LE GOUVERNEUR.

De la résistance !... Sais-tu que mon courroux....

STÉPHANOW.

Je le brave.

LE GOUVERNEUR.

Peut-être ton trépas....

STÉPHANOW.

Je le desire.

LE GOUVERNEUR.

Quel langage !... Stéphanow, songe qu'en me nommant les auteurs de cette trahison....

STÉPHANOW, *vivement.*

Ce n'est point une trahison.... Nous sommes innoçens, opprimés, avilis : c'est la noble conjuration de la vertu contre le crime.

LE GOUVERNEUR.

Je ne puis concevoir... Hé bien ! sois satisfait ; je pardonne à tes compagnons, et les chefs seuls....

STÉPHANOW.

Des chefs? il n'en est qu'un, un seul qui mérite.... la mort.

LE GOUVERNEUR.

Son nom ?

STÉPHANOW.

Béniowski.

LE GOUVERNEUR.

Béniowski ! Cela n'est pas ; tu me trompes.

STÉPHANOW.

Je t'ai dit la vérité. Les exilés, dans trois jours au plus tard, ont résolu d'attaquer le château : ils sont tous armés ; ils n'attendent que le renfort des exilés de la Sybérie. Maîtres du château, ils se seront bientôt emparé de la ville, du port, et braveront ta puissance, celle de l'impératrice, en fuyant avec ses vaisseaux. Ils réussiront ; Béniowski les commande.

LE GOUVERNEUR.

Maintenant je vois pourquoi les exilés de la Sybérie.... tantôt son trouble.... plusieurs mots échappés.... Il se peut, en effet.... Voilà donc le prix de ma bonté ! — Exilé, pour récompense du service que tu viens de me rendre, la loi t'accorde ta liberté.

STÉPHANOW.

Je n'en veux point.

LE GOUVERNEUR.

Que dis-tu donc ?

STÉPHANOW.

Je n'en veux point, te dis-je. Si cet infâme lieu est le châtiment du crime, je dois y rester.

LE GOUVERNEUR.

(A part.) Allier la grandeur d'âme à la perfidie ! *(Haut.)* Il suffit : je te remercie de m'avoir découvert ce complot horrible.

STÉPHANOW.

Je ne mérite point tes remercîmens. Si je n'ai pas craint de devenir un scélérat, de trahir mes sermens, as-tu pu croire que ce fût par intérêt pour tes jours ? Non : je cède à la haine, à la vengeance. J'exècre l'impératrice et ses vils agens. Comme mes compagnons, je suis prêt à mourir pour échapper à leurs persécutions. Mais, s'il est vrai que je t'aie servi, prouve-moi ta reconnaissance en me faisant donner la mort.

LE GOUVERNEUR.

Quel homme !

STÉPHANOW.

Adieu : *(A part, d'un ton sombre.)* Je croyais que la vengeance procurait à l'ame une jouissance plus douce. *(Il sort).*

SCENE VII.

LE GOUVERNEUR, *seul.*

Béniowski un traître ! Si l'on ne m'a point trompé, tu verras comme je sais punir les ingrats ! Et tout à l'heure encore, je l'appelais mon fils, je le pressais contre mon cœur ! Béniowski s'avance à la tête de mes amis ; la sérénité est sur son front, la perfidie est dans son cœur. Il faut l'imiter : dissimulons.

SCENE VIII.

LE GOUVERNEUR, BÉNIOWSKI, APHANASIE.

CHŒUR DE LA FÊTE.

CHŒUR.

Que d'un hymen aussi charmant, etc.

L'HETMAN ET LE CHANCELIER, *au gouverneur.*

Recevez nos complimens :
Béniowski, par sa tendresse,
Par ses vertus, par ses talens,
Mérite votre nièce.

LE GOUVERNEUR, *avec dépit.*

Béniowski, par sa tendresse,
Par ses vertus, par ses talens,
Est indigne de ma nièce.

L'HETMAN, LE CHANCELIER.

Il vous chérira comme un fils.

APHANASIE.

Il vous chérira comme un fils !
Et nos tendres soins réunis,
Consoleront votre vieillesse !

LE GOUVERNEUR, *avec sensibilité et colère.*

Il me chérira comme un fils !
Et leurs tendres soins réunis
Auraient consolé ma vieillesse !
(*A part.*) O désespoir ! ô vœux trahis !
Sachons contenir ma colère.

BÉNIOWSKI.

O, grands dieux ! quel regard sévère !
Il veut déguiser son courroux.

LE GOUVERNEUR, *à la fête.*

Éloignez-vous, éloignez-vous.
Béniowski, restez avec nous.

APHANASIE.

Hélas ! mon oncle m'inquiète ;
Son œil s'enflamme de courroux.

BÉNIOWSKI.

Qui peut interrompre la fête ?
Quelqu'un nous a-t-il trahis tous ?

LE GOUVERNEUR.

Plus de fête, plus de fête ;
Éloignez-vous, éloignez-vous.

LE CHŒUR.

Aurions-nous causé son courroux ?
Éloignons-nous, éloignons-nous.

(Le chœur sort en désordre.)

SCENE IX.

LE GOUVERNEUR, BÉNIOWSKI, LE CHANCELIER, L'HETMAN.

L'HETMAN.

Gouverneur, vous avez quelque chagrin ? En effet, j'ai cru m'apercevoir pendant la fête....

LE GOUVERNEUR.

Dans un autre instant je vous dirai tout ; dans celui-ci, je ne veux m'occuper que de mon ami *(Il prend la main de Béniowski, qui se trouble de plus en plus)*, que du soin d'assurer les dons que je lui destine ; et c'est pour cela que je vous ai gardé, monsieur le chancelier.

BÉNIOWSKI.

Quoi ! vous voulez encore par de nouveaux bienfaits....

LE GOUVERNEUR, *avec amertume.*

Des bienfaits ! Tu me dois donc quelques bienfaits ?

BÉNIOWSKI, *troublé.*

Vous m'en avez accablé, et ma reconnaissance....

LE GOUVERNEUR, *au chancelier et à l'hetman.*

Écoutez, messieurs. Répète-moi ce que tu viens de me dire.

BÉNIOWSKI.

(A part.) Je tremble ! *(Haut.)* Je dis que je serais le plus ingrat des hommes, si je ne conservais pour vous la plus vive reconnaissance.

LE GOUVERNEUR.

Ainsi, tu n'es point un ingrat ?

BÉNIOWSKI.

Non : quelque situation que le destin me prépare, je vous rendrai justice ; j'estimerai vos vertus ; je donnerai ma vie pour sauver vos jours ; et ce sera, je crois, vous prouver que je ne suis pas indigne de vos bontés.

LE GOUVERNEUR.

Tu donnerais tes jours pour sauver les miens ! Oh ! ce grand dévouement mérite une récompense.... Chancelier, mettez-vous là ; prenez ce papier, écrivez.

BÉNIOWSKI, *à part.*

Que veut-il faire ?

LE GOUVNRVEUR, *sévèrement.*

« Écrivez que moi, Milow, gouverneur au Kamchattka
« pour sa majesté l'impératrice de toutes les Russies, recon-
« nais Maurice-Auguste Béniowski, exilé, mis nouvellement
« en liberté, pour chef....

BÉNIOWSKI.

Pour chef....

LE GOUVERNEUR.

« Pour chef de parti contre le gouvernement, et qu'en cette
« qualité j'exécute la loi en m'assurant de sa personne. »

TOUS.

Qu'entends-je ?

LE GOUVERNEUR.

Gardes, qu'on le désarme.

BÉNIOWSKI, *tirant son épée.*

N'approchez pas !... Gouverneur, si mon dessein était de résister à vos ordres, cette garde, quelque forte qu'elle soit, pourrait ne pas me désarmer. C'est à mon bienfaiteur que je cède : voilà la première preuve que je ne suis pas un ingrat. *(Il remet son épée).*

L'HETMAN.

Quelle preuve avez-vous de sa trahison?

LE GOUVERNEUR.

Un conjuré m'a tout avoué.

LE CHANCELIER.

Quel était leur projet?

LE GOUVERNEUR.

De s'emparer de deux vaisseaux, de fuir ces climats. Ce traître était le chef de l'entreprise.... Tu te tais maintenant?

BÉNIOWSKI.

Et quel est mon accusateur?

LE GOUVERNEUR.

Stéphanow.

BÉNIOWSKI, *à part, avec rage.*

Stéphanow! Le monstre!

LE GOUVERNEUR.

Tu ne cherches point à te justifier? tu n'as rien à dire?

BÉNIOWSKI.

Non : mais si vous vous croyez assez instruit de ma trahison pour me condamner, quelque rigoureuse que soit ma sentence, je me résigne à mon sort.

LE GOUVERNEUR.

Et tu ne te crois pas, ingrat? Non, je n'ai point d'assez grandes preuves pour prononcer une sentence de mort; mais je ne suis point assez convaincu de ton innocence pour ne pas te retenir prisonnier. Donne-moi le tems de fixer l'incertitude dans laquelle je suis plongé. *) Lui prenant la main)* Ah! Béniowski! ne sois pas coupable; j'ai besoin d'un ami tel

que toi pour être heureux. Adieu : je vais faire arrêter Stéphanow. Si le traître m'a trompé, je saurai venger l'innocence.... l'innocence calomniée. Cet appartement sera ta prison jusqu'à mon retour. Vous, messieurs, suivez-moi; vous m'aiderez à découvrir la vérité. *(Ils sortent.)*

SCENE X.

BÉNIOWSKI, *seul.*

Je suis perdu, perdu sans ressource ! Perfide Stéphanow !.... Le traître, dans quel abîme il me plonge !... O malheureux compagnons ! ne pourrai-je vous soustraire au sort affreux qui vous attend ? Où suis-je ici ? Dans cette salle basse qui donne sur les rochers : on les croit impraticables ; point de gardes ! Un pas encore, et je me trouve au milieu des précipices. Mais la mort.... mais Aphanasie !... Affreuse situation !

SCENE XI.

(Quart de nuit.)

BÉNIOWSKI, APHANASIE.

APHANASIE.

Que m'a-t-on dit, ô ciel ! que Béniowski est le chef d'une conjuration ! qu'il nous trahit ! ... Non, tu n'es point coupable d'une telle horreur.

BÉNIOWSKI.

Non, je ne trahis point; mais j'avais juré d'affranchir mes misérables compagnons, et je tenais mes sermens. Si tu savais, ma chère Aphanasie, combien j'ai souffert de tes bontés, de celles de ton oncle !

APHANASIE.

Et moi, moi, ton amie, moi, dont tu connais les sentimens, l'amour, tu m'as caché tes tourmens !

BÉNIOWSKI.

Mais pouvais-je te révéler un secret de cette importance, sans craindre de perdre ton amour ? Vois quel est mon sort ! Je suis ton amant, ton époux, et je vais te perdre !

APHANASIE.

Me perdre ! Mon oncle t'aime ; je cours me jeter à ses pieds : il te pardonnera.

BÉNIOWSKI.

Il ne le peut : il faut que je périsse, ou que les exilés soient libres.

APHANASIE.

Vous me faites frémir ! Et qu'attendez-vous donc ici ?

BÉNIOWSKI.

Le trépas.

APHANASIE.

Grands dieux ! quelle situation est la nôtre ! Ce matin, le bonheur et la joie....

BÉNIOWSKI.

Ce soir, les larmes et la mort : voilà la destinée humaine.

APHANASIE.

Mais il est peut-être quelques moyens de te soustraire à la vengeance de mon oncle.... Les portes du château sont gardées..... Si ces rochers n'étaient pas impraticables ; si les plus affreux précipices....

BÉNIOWSKI.

Oh ! s'il ne fallait pas me séparer de toi, je saurais bien, au milieu de ces rochers, échapper à mes tyrans.

APHANASIE.

Ils pourraient te sauver, et tu balances encore ! Ah, Béniowski ! par ton amour, par ma tendresse, par les nœuds qui nous unissent, fuis la juste colère du gouverneur. Mon oncle est humain ; mais voulût-il te sauver, il n'en est pas le maître : l'hetman, le chancelier sont instruits de la conjuration ; tout se réunira pour demander ta mort, et ni l'amitié de mon oncle, ni mes larmes, ni le courage de tes amis ne

pourront te soustraire au sort affreux qui t'est réservé. On te juge peut-être en cet instant.

DUO.

(Demi-nuit.)

APHANASIE.

Ah ! fuis ces lieux, je t'en supplie.
Cher Béniowski, je tremble pour tes jours !

BÉNIOWSKI.

Pour toi seule, ma douce amie,
Je consens à sauver mes jours.

APHANASIE.

Cher Béniowski, je tremble pour tes jours !

BÉNIOWSKI.

Sois sans effroi, ma douce amie ;
Le ciel protégera mes jours.
Adieu, ma chère Aphanasie. *(Il sort)*.

APHANASIE.

Adieu, peut-être pour toujours !

BÉNIOWSKI, *en-dehors.*

La blanche clarté de la neige
Suffit pour éclairer mes pas.

APHANASIE.

Béniowski, détourne tes pas
De cette éblouissante neige :
Peut-être elle te cache un piège
Où tu peux trouver le trépas.

BÉNIOWSKI, *un peu dans l'éloignement.*

Adieu, ma chère Aphanasie !

APHANASIE.

Grands dieux !... je tremble pour sa vie !
Je n'aperçois plus Béniowski
Sur ces rochers couverts de glace :
Je veux en vain suivre sa trace ;
Je n'aperçois plus Béniowski.
Hélas ! peut-être il a péri !
(Elle appelle) Béniowski ! Béniowski !
Réponds ! réponds !

BÉNIOWSKI, *dans l'éloignement.*

Aphanasie !

APHANASIE.

Hélas ! à ses tendres accens
L'espoir vient ranimer mes sens.

(Elle tombe à genoux.)

O ciel ! veille sur sa vie ;
Daigne protéger mon ami !

SCENE XII.

LE GOUVERNEUR, APHANASIE, SOLDATS.

LE GOUVERNEUR, *en-dehors.*

Perfide Béniowski,
Redoute ma furie !

(Il entre, suivi de ses soldats).

Plus de pardon pour Béniowski ;
Je connais maintenant son crime :
Je devais être sa victime.
Plus de pardon pour Béniowski.
Ou donc est-il ? Il aura fui.

(Aux soldats.

Suivez le transport qui m'anime ;
Amis, secondez mon courroux :
Que l'ingrat tombe sous nos coups.

CHŒUR.

Où donc est-il ? Il aura fui.
Suivons le transport qui l'anime ;
Amis, secondons son courroux :
Que l'ingrat tombe sous nos coups.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

Le théâtre représente une montagne couverte de neige ; on aperçoit l'entrée d'une caverne. Dans l'éloignement, et sur la montagne, on découvre le château du gouverneur.

SCENE PREMIERE.

(*Trois quarts de nuit.*)

STÉPHANOW, GESLIN, PANOW, LES EXILÉS.

(*Les exilés traversent le théâtre ; ils ont des instrumens de chasse, et semblent poursuivre quelqu'animal féroce.*)

STÉPHANOW (*arrive en désordre, et s'appuie contre le rocher.*)

Je les ai trahis, et c'est Béniowski que l'on accuse ! Mes compagnons le nomment traître...... quand c'est moi ! (*Musique.*) Les malheureux, ils combattent les ours les plus cruels, ils veillent à leur existence, à la mienne ; et, pour prix de leurs soins...... (*Musique.*) Ah ! qu'ai-je fait !..... (*Musique.*)

MORCEAU D'ENSEMBLE.

Venez, mes compagnons malheureux ;
Laissez vivre dans leur repaire
Les hôtes cruels de ces lieux :
Venez frapper un malheureux,
Plus perfide et plus sanguinaire
Que les monstres les plus affreux.
Venez, mes compagnons malheureux ;
Laissez ces monstres affreux.

(*Il retombe sur le rocher.*)

(*On approche.*) Où cacher mes larmes ?....

GESLIN, *bas à Stéphanow.*

Ecoute, Stéphanow : je partageais l'amitié de Béniowski, je dois partager la honte de son crime. Ces lieux me sont insupportables.

STÉPHANOW.

Quel est ton projet?

GESLIN.

De fuir nos compagnons, d'aller au-devant des exilés de la Sybérie.

STÉPHANOW.

Mais les Coriaques, les monts glacés, les torrens....

GESLIN.

Ne sauraient m'arrêter. Vois cette arme, et souviens-toi des paroles de Béniowski :

« Prends ce poignard, me disait-il ; et si je trahis mes « sermens, sois le premier à m'en punir. C'est un sacrifice « que tu devras à l'amitié trompée. »

Ce sont ses paroles. Le cruel! ce souvenir fait sourire ma vengeance.... Des pleurs de rage.... Prends ce fer, et si tu rejoins un traître, dis-lui bien, en le frappant, que c'est par tes mains que je lui perce le cœur....... Adieu. (*Il sort.*)

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* GESLIN.

STÉPHANOW.

Amis, ne perdons pas un tems précieux. Le gouverneur a rassemblé ses douze cents Cosaques ; à peine sommes-nous la moitié de ce nombre : ne lui donnons pas le tems de se reconnaître ; payons d'audace, attaquons-le à la pointe du jour : qui sait si le ciel ne nous garde pas la victoire? Ne négligeons pas cependant une dernière ressource : employons la ruse. Toi, Panow, prends la moitié des exilés, entre dans

la ville ; les Cosaques sont tous au château ; empare-toi de leurs femmes, de leurs enfans ; conduis-les parmi nous. C'est peut-être à de tels ôtages que nous devrons notre salut.

PANOW.

Je t'entends, et je cours exécuter tes ordres. *(Il fait défiler la moitié des exilés, et sort à leur tête.)*

STÉPHANOW, *à un exilé.*

Toi, prends quelques hommes ; promène-toi aux environs du château ; observe si le gouvernenr ne tente pas quelques mouvemens. *(L'exilé sort à la tête d'un peloton).* — *(Aux exilés qui sont restés)* : Et vous, mes amis, entrez dans cette caverne ; préparez vos armes ; munissez-vous de plomb, de salpêtre ; préparez-vous enfin à combattre, à vaincre ou à mourir : soyez prêts au premier signal. *(Les exilés s'éloignent.)*

SCENE III.

STÉPHANOW, *seul.*

La vue de ces exilés me rappelle trop mon crime. C'est moi qui les ai mis sur le bord de leurs tombeaux, et c'est moi qui deviens leur appui, leur dernière ressource ! Ah, malheureux Béniowski ! puissé-je au moins, en les faisant triompher, expier la plus noire des trahisons ! Qu'entends-je ?

SCENE IV.

STÉPHANOW, BÉNIOWSKI *descend en se traînant le long des rochers qui forment le fond du théâtre.*

BÉNIOWSKI.

En vain j'appelle du secours !
O ciel ! prends pitié de mes jours :
Je ne puis plus marcher, la force m'abandonne.

STÉPHANOW.

J'entends l'accent de la douleur.

BÉNIOWSKI.

Hélas ! je ne vois personne.

STÉPHANOW.

Cette voix pénètre mon cœur !

BÉNIOWSKI.

Je vais terminer ma carrière,
Sans avoir un ami
Pour fermer ma paupière.

STÉPHANOW, *cherchant d'où part la voix.*

La voix semble venir d'ici.

BÉNIOWSKI.

A l'excès de mes maux je sens que je succombe.

STÉPHANOW.

A l'excès de ses maux l'infortuné succombe !

BÉNIOWSKI.

Ce rocher deviendra ma tombe.

(Il tombe sans connaissance sur le rocher.)

STÉPHANOW.

Le voilà sur ce rocher ! A ces riches habits.... C'est un officier du gouverneur ; il est mon ennemi : peut-être bientôt les armes à la main.... N'importe : il est malheureux, il est sans connaissance ; je lui dois secours et protection. *(Béniowski pousse un soupir.)* Faisons-lui respirer et boire cette liqueur ; c'est le seul moyen de ranimer ses sens. Du courage, vos forces vont bientôt renaître.

BÉNIOWSKI.

Oh ! qui que tu sois, tu me rends à la vie.

STÉPHANOW.

Qu'entends-je !... Cette voix.... ses traits.... Béniowski ! Béniowski est en ma puissance, les exilés sont à deux pas : s'il parle, on va connaître la vérité. Que faire ?... La vengeance.... cet amour que je ne puis vaincre.... le lieu.... l'instant.... Malheureux ! quelle idée affreuse !

BÉNIOWSKI.

Pardonne; mais mes yeux affaiblis ne voient point encore à qui je dois de la reconnaissance.

STÉPHANOW.

A un exilé.

BÉNIOWSKI.

Tu es exilé, m'as-tu dit? Eh bien! conduis-moi bien vîte à tes camarades; j'ai à leur révéler un grand secret : un traître est dans leur sein.... Le perfide Stéphanow!... Je veux sa mort.

STÉPHANOW.

Sa mort! O fureur! *(Levant le poignard.)* C'est toi qui dois craindre la mort : frappons, il en est tems.

BÉNIOWSKI.

Mon ami!

STÉPHANOW.

Son ami!... Non, Béniowski! je puis te haïr, j'ai pu trahir tes projets; mais égorger un être souffrant, sans défense, à qui je viens de prodiguer les plus tendres secours! Ah! ah! c'est un crime affreux!

BÉNIOWSKI.

Exilé, pourquoi me fuis-tu? pourquoi restes-tu toujours loin de moi? Viens, mon cher bienfaiteur, me presser dans tes bras, me réchauffer sur ton sein; viens, par ton haleine, rendre la vigueur à mes membres glacés; au nom de la pitié, viens à moi!

STÉPHANOW.

Nature, tu l'emportes! Périssons, s'il le faut; mais ne souillons pas ma main dans le sang innocent. Loin de moi ce fer assassin! Ah! mon cœur est soulagé; je pleure et vole à son secours!

BÉNIOWSKI.

Bien! bien! mon ami, tu me couvres de ton manteau; mais le froid peut toi-même te gagner : lève la tête, que je puisse reconnaître les traits de mon bienfaiteur! Pourquoi te cacher dans mon sein?

STÉPHANOW, *détournant le visage.*

Béniowski !

BÉNIOWSKI.

Tu pleures ? C'est de me voir dans l'état où je suis. Si tu savais ce que j'ai souffert avant d'arriver en ces lieux !... Vois mes mains ensanglantées !... Seul, sans nulle clarté que la blancheur trompeuse de cette neige, j'errais sur ce mont ; entraîné par des avalanches, je roulais de buissons en buissons, de rochers en rochers. Enfin, accablé par le froid, meurtri par mes chûtes, le ciel, après six heures de souffrances, me jète mourant dans les bras....

STÉPHANOW, *levant la tête.*

De ton plus cruel ennemi..... Reconnais-moi ; je suis Stéphanow.

BÉNIOWSKI, *se levant.*

Qui, toi ? Stéphanow ! Grands dieux ! où suis-je ? *(Aux exilés qui entrent.)* Mes amis, secourez-moi.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, LES EXILÉS.

LES EXILÉS, *faisant un mouvement contre Béniowski.*

Béniowski !

STÉPHANOW, *tirant son épée.*

Arrêtez ! Le premier qui fait un pas....

UN EXILÉ.

Tu défends un traître ?

STÉPHANOW.

Il ne l'est pas.

LES EXILÉS.

Qui donc est le coupable ?

STÉPHANOW.

Moi.

LES EXILÉS.

Vous ?

STÉPHANOW.

Béniowski, connais le plus scélérat des hommes. Cette Aphanasie que ton cœur adore avait allumé dans mon sein les plus terribles feux. L'instant où j'appris ton hymen, fut l'instant où je jurai de m'en venger. Guidé par le désespoir, la jalousie et la rage, je cours chez le gouverneur : il apprend notre conjuration ; il me promet ta mort. Oui, ta mort! c'était le but de tous mes vœux. Exilés, vous savez mon crime : frappez, voilà mon sein ; c'est là que je veux mourir. *(Il se mèt à genoux.)*

BÉNIOWSKI.

Arrêtez ! Il a sauvé mes jours ; je dois sauver les siens.

STÉPHANOW.

Ah, Béniowski !

BÉNIOWSKI.

Il suffit : j'ai tout oublié. Maintenant songeons à notre sûreté.

STÉPHANOW.

Reprends le commandement. Je dois te prévenir que, tandis que les Cosaques défendent le château, Panow s'introduit dans la ville, s'empare de leurs femmes, de leurs enfans. Ce sont des ôtages.

BÉNIOWSKI.

Je devine ton projet. Ce rocher, ces femmes, ces apprêts.....

SCENE VI.

LES MÊMES, PANOW.

PANOW.

Le gouverneur, suivi de toute sa garnison, marche vers nous : songeons à nous défendre.

BÉNIOWSKI.

Aux armes, mes amis !

PANOW.

Béniowski !

TOUS.

Il est innocent.

BÉNIOWSKI.

Plus de retard ; partons.

STÉPHANOW.

Le mot de ralliement ?

BÉNIOWSKI.

Audace et victoire ! *(Il sort.)*

SCENE VII.

LES MÊMES, *excepté* BÉNIOWSKI.

PANOW.

Tes ordres sont remplis ; le bonheur a guidé mon entreprise : Apprends que la jeune Aphanasie est en notre pouvoir.

TOUS.

La nièce du gouverneur !

PANOW.

Nous l'avons rencontrée, suivie de plusieurs femmes : on les conduit sur le rocher ; il renferme le salpêtre : bientôt ses éclats embrasés....

STÉPHANOW.

Tu dois excepter Aphanasie de cet ordre rigoureux.

PANOW.

Point d'exception.

STÉPHANOW.

Je réponds de ses jours.

PANOW.

Tu réponds des nôtres ?

STÉPHANOW.

Cruels que vous êtes ! vous voudriez....

PANOW.

Nous des cruels ! Entends-tu ce bruit, signal du carnage? Le sang coule, et quel sang ! celui de nos compagnons ! Qui le répand? le gouverneur. Sa nièce est en notre pouvoir : doit-elle être sacrée pour nous? Elle partagera nos destins. Plus de pitié.

SCENE VIII.

LES MÊMES, FEMMES ET ENFANS, APHANASIE.

(On fait monter les femmes sur le rocher.)

CHŒUR DE FEMMES ET D'ENFANS.

Quoi ! la mort à des femmes !
Des femmes et des enfans !

LES EXILÉS.

Il faut, pour attendrir nos ames,
Il faut désarmer nos tyrans.

STÉPHANOW.

Trop malheureuse Aphanasie !
(Prêtant l'oreille.)
Mais ce bruit, je ne l'entends plus.
Ah ! grands dieux ! serions-nous vaincus ?

(Les femmes forment un groupe sur le rocher; Aphanasie est sur le devant.)

SCENE IX.

LES MÊMES, *un* EXILÉ, *arrivant dans le plus grand désordre.*

UN EXILÉ.

Mes amis ! nous sommes vaincus !

STÉPHANOW.

Le général a-t-il perdu la vie ?

L'EXILÉ.

Non : c'est en vain que sa valeur
De ce combat a disputé la gloire ;
Nos compagnons, mourans sur le champ d'honneur,
A nos tyrans ont laissé la victoire.

LES EXILÉS.

Grands dieux ! grands dieux !

LES FEMMES, *sur le rocher.*

Ciel ! seconde nos vœux !

LES EXILÉS.

Tremblez, tyrans odieux !
Il nous reste encor la vengeance.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, BÉNIOWSKI, *dans le plus grand désordre, sans armes.*

BÉNIOWSKI.

Nos tyrans sont victorieux :
Vers nous le gouverneur s'avance.
(*Aux exilés.*)
Rangez-vous tous près de ces lieux.

(*Les exilés se rangent au bas du rocher ; Béniowski est au centre, et tient un flambeau allumé à l'ouverture du rocher.*)

SCENE XI.

LES MÊMES, LE GOUVERNEUR, *arrivant à la tête de ses Cosaques, et montrant le rocher couvert de femmes [illegible]*

LE GOUVERNEUR.

Perfide ! implore ma clémence.

BÉNIOWSKI, *au gouverneur.*

Craignez un funeste transport ;
Le désespoir est dans nos ames :
Ce rocher renferme la mort.
Voyez vos enfans et vos femmes.

(Le gouverneur et les Cosaques restent indécis.)

LES FEMMES, *tendant les bras.*

N'approchez pas ! n'approchez pas !
Ou vous nous donnez le trépas.

LES COSAQUES *reculent.*

N'approchons pas ! n'approchons pas !

LE GOUVERNEUR, *encourageant les cosaques à avancer.*

Punissons ces monstres infames !

LES EXILÉS, *avec force.*

N'approchez pas ! n'approchez pas !

APHANASIE, *se découvrant.*

Mon oncle ! mon époux !

LE GOUVERNEUR, BÉNIOWSKI.

Aphanasie ! malheureux !

(Le gouverneur recule un peu. Béniowski, dès qu'il reconnaît Aphanasie, jète le flambeau qu'il tenait à la main, et tombe à genoux entre les exilés et les cosaques. Le gouverneur, qui s'aperçoit du mouvement de Béniowski, veut en profiter et fondre sur les exilés ; mais Punow se saisit du flambeau, et le porte vivement à l'ouverture du rocher ; ce qui fait reculer précipitamment le gouverneur et les cosaques.)

BÉNIOWSKI.

Cruels ! j'embrasse vos genoux.

LE GOUVERNEUR.

Que voulez-vous ? que voulez-vous ?

LES EXILÉS.

Cosaques, mettez bas les armes,
Ou redoutez notre courroux.

